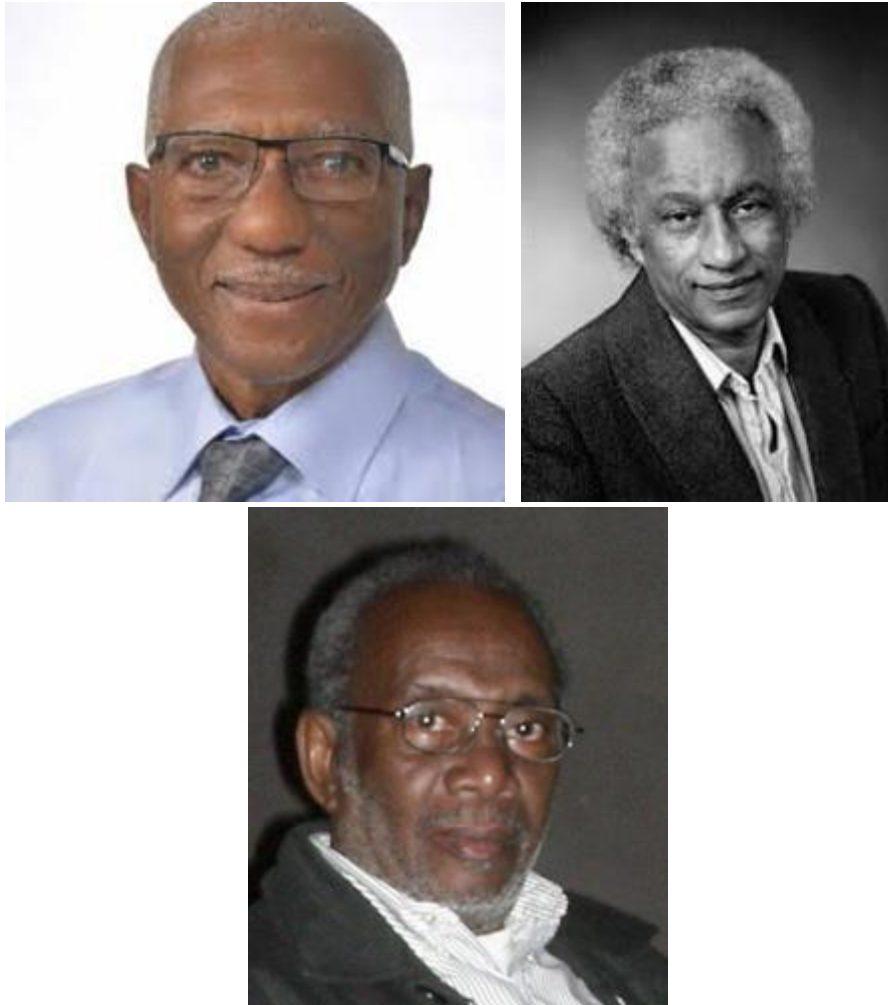


Réparer les morts

Joël Des Rosiers



Serge Legagneur, Claude Pierre et Jean-Claude Figiolé.

Quand la mer entrouvre ses abysses, nos larmes sont légitimes. La mort semble poursuivre son intrigue en silence: trois écrivains de la même génération sont emportés au même âge sur une cruelle toile de fond, l'un par une maladie neurologique dégénérative, l'autre par un cancer et le dernier enfin par un infarctus du cœur au terme d'un long périple en avion. Peut-être sont-ils morts par empathie l'un pour l'autre. Ils étaient un même peuple, trois exilés d'une façon ou d'une autre, se reconnaissaient et se comprenaient quand bien même ils ne se furent jamais rencontrés auparavant. L'annonce de la mort de trois écrivains haïtiens, un creusement de l'instant, est une scène dramatique, dans laquelle se conjoignent la méchanceté d'une dictature, la disgrâce de l'exil, la résistance d'une génération d'artistes qui avait rêvé d'une narration fragmentaire, elliptique, allusive mais libre.

Adieu Claude Pierre. Pour le dîner littéraire que tu nous avais offert sous la véranda en compagnie d'écrivains québécois de passage en Haïti, Pierre Nepveu, Yvon Rivard et de ton cher Laënnec Hurbon, venu en voisin fidèle. «*Je ne retournerai point sous la tiédeur des vérandas.*» Je furetais dans ta bibliothèque érudite et passionnée. Je m'étais endormi à l'écart sur un banc

du jardin, à l'ombre d'un arbre musicien. Ton épouse avait glissé un coussin sous ma tête. Je rêvais aux arbres chargés de cachiments d'un vert sombre. Tu t'inquiétais pour l'avenir de ta fille, celle qui avait fait des études de médecine à Cuba. Elle avait entrepris une spécialité à Ottawa. Tu t'inquiétais. Tu avais une belle âme de père. Claude Pierre, poète, éditeur, mentor d'une nouvelle pousse d'écrivains, était aussi un passeur de lettres vigilant et exigeant.

Adieu Serge Legagneur. Pour *Glyphes*, ton long poème énigmatique qui ne laissait aucun doute sur l'intention de la poésie. Reclus depuis des années, tu n'avais pas pardonné à ta mère de mourir. Tu avais veillé sur sa dépouille des nuits durant. L'instant s'était sans doute dilaté puis le temps s'était arrêté... Car le deuil d'une mère est interminable. Tu vivais entouré de la peinture de tes amis, les toiles accumulées ici, les sculptures là, sous la poussière. Tu te précipitais sans peur à l'assaut de la phrase comme un surfeur sur une vague, comme un poète. Il faudra cet égarement, ce dérèglement des sens rimbaldien pour garder intacte ta vision lucide et radicale de la place de l'art dans la société. «*Il n'y a pas d'exil.*» Lors du lancement de je ne sais quel livre, tu m'avais chuchoté avec une sorte d'admirable pudeur dans le regard, - «Ton fils te ressemble.» -. Oh, l'intense sensation de découvrir la vérité des choses et des êtres sous de petites phrases anodines. Ce fut notre dernière rencontre, oh...

Adieu Jean-Claude Figolé. Pour *Les Possédés de la pleine lune*, roman qui aura marqué la fin du duvaliérisme et dont la longue résonance tient au refus de tout surplomb de l'auteur sur les protagonistes et au charme de la phrase sans apprêt. Une longue conversation, seul à seul dans ton camion de brousse en route vers ton sanctuaire, est mon dernier viatique. Tu me confiais tout, absolument tout, du fait de l'intimité que créait la cabine du véhicule. Il y avait dans ta voix quelque chose de sanguin. Les Abricots, la voile, notre passion commune, les remarques discrètes sur le monde des écrivains, la courbure des vertèbres des négresses. Ou encore les amours de nos vies en y mettant tout notre cœur et en nous trompant. Au détour d'un morne, la malveillante spirale de la misère qui emporte l'horizon perdu ou inatteignable et que tu avais fini par haïr. Tu croyais, - tu y avais cru ta vie durant -, que la poésie était action, c'est-à-dire la persévérance de poser l'action poétique au cœur du réel. Aux citoyens eux-mêmes de faire émerger «un art de la démocratie». Tel était ton éthique de l'intérêt général à notre arrivée aux abords des contrées saturées de malheur des Nippes.

La disparition d'un écrivain, de trois écrivains réunis par leur destinée après la mort, convoque une multitude de réminiscences involontaires et confuses et peut même être considérée comme une méditation douloureuse sur la littérature haïtienne et de son rapport avec la littérature québécoise. En effet, si Serge Legagneur et Claude Pierre ont vécu, enseigné, publié au Québec et sont décédés l'un à Montréal, l'autre à Ottawa, Jean-Claude Figolé, après avoir été édité au Seuil, avait fait paraître quelques-uns de ses livres au CIDHICA et chez Mémoire d'encrier. Sous des dehors de coïncidence de leur mort ou de leur naissance commune à La Grand'Anse, patrie intime des lettres haïtiennes, nous ressentons obscurément une perte dont nous ne trouvons pas l'origine. La mort de ces trois écrivains est d'une évidence poétique, celle de scander la fin d'une épopée littéraire qui ne cessa d'exposer le manque de beauté dont pâtit le monde, d'en dénoncer la démenche et d'exalter la noblesse de toute vie. «*Il y a / que les peuples manquent de poésie / nous les poètes manquons aux peuples.*»

Grâce à une lecture politique de leurs œuvres, écrites dans les affres de l'exil intérieur, ces égarés de l'Histoire pourront alors redresser la tête et s'entendre dire comme le vieux paysan vaincu de la nouvelle de Kafka «*Devant la loi*»: «Ici nul autre que toi ne pouvait pénétrer, car cette entrée n'était faite que pour toi. Maintenant, je m'en vais et je ferme la porte.»

Quand bien même ces écrivains eurent partagé leur vie avec des lecteurs, pour leurs proches et alliés, la perte est impartageable, langage qui précède le langage, d'avant les mots et d'avant la grammaire, qui est peut-être l'autre nom de la douleur.

Réparer les morts - il incombe au lecteur un travail d'inachèvement - comme si les émotions, les bribes et les pensées évoquées étaient revécues, restituées par les sensations d'avoir relu, les yeux fermés, quelques pages de leurs œuvres. - Il n'y aurait donc pas de vie après la mort?

- L'honneur d'avoir connu ces trois poètes, Claude Pierre, Serge Legagneur, Jean-Claude Figolé, ce n'est peut-être finalement rien d'autre qu'une vie d'où la littérature, c'est-à-dire la vie, n'a pas été chassée.

Joël Des Rosiers
16 juillet 2017
Montréal